

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL



Le Général Kléber.

Vol. II — No. 12

Samedi, le 6 Juin 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.

LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO

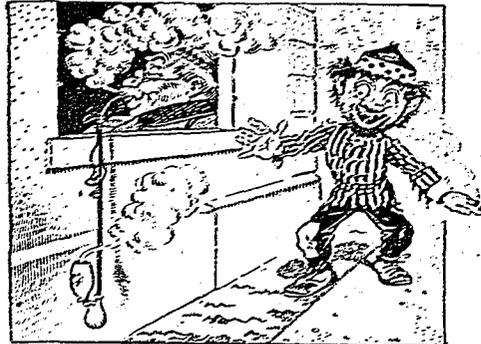


LA FETE DIEU.—Un reposoir.

L'ECHANGE N'EST PAS UN VOL. — (Histoire sans paroles.)



I



II



III



IV



V



VI



La solution d'un problème difficile.

Au mess :

L'officier de semaine à une nouvelle ordonnance qui sert à table :

— Dumagnet, avant d'enlever les assiettes à soupe, il faut d'abord demander à chacun s'il en désire encore.

— Bien ! mon lieutenant.

Le lendemain, l'ordonnance se penche respectueusement vers l'un des convives et lui demande :

— Monsieur le lieutenant désire-t-il encore du potage ?

— Volontiers.

— C'est qu'il n'en reste plus.



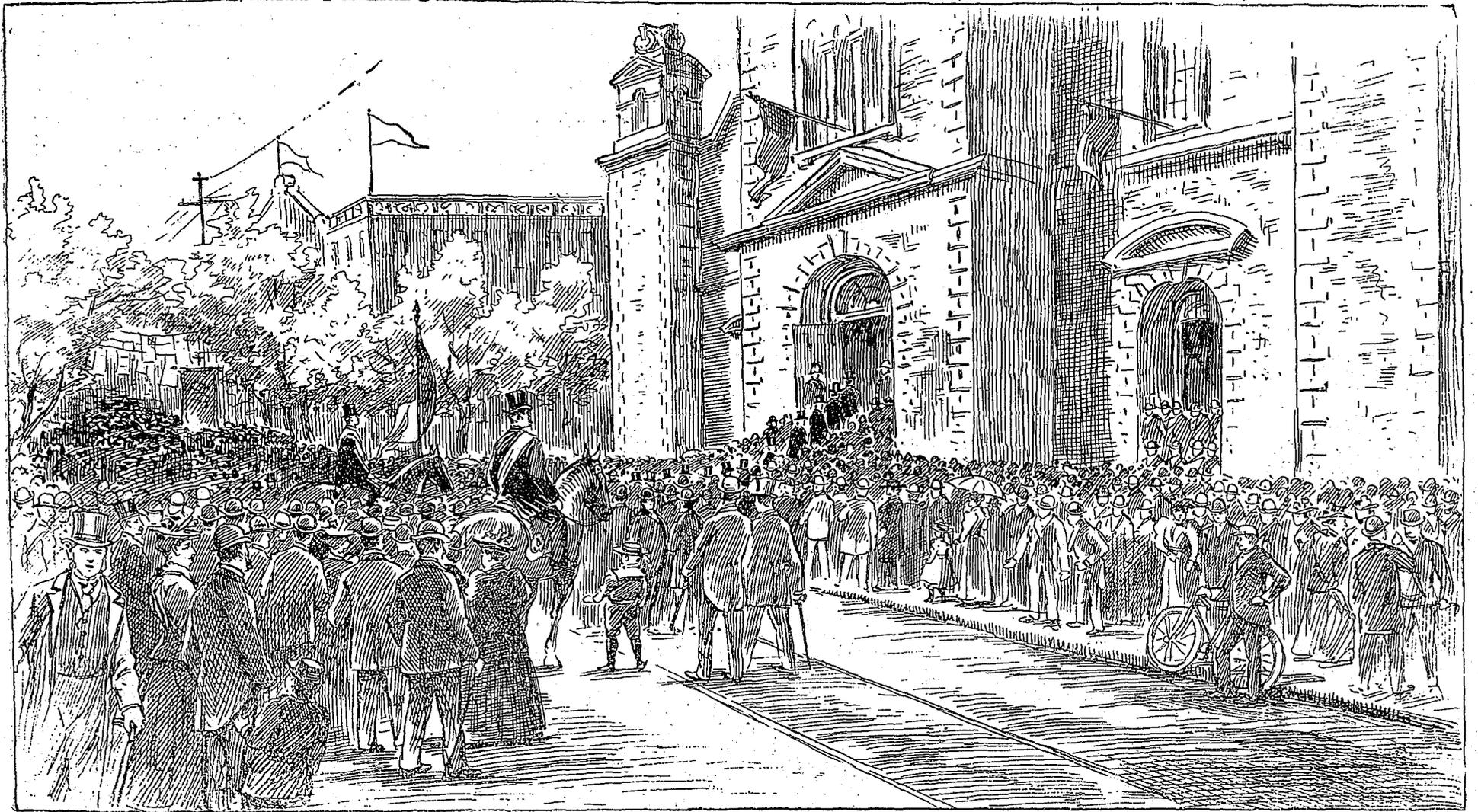
Le dernier adieu au dernier.

Dans un théâtre... cherchez lequel.

Avant de commencer la représentation, le régisseur jette un coup d'œil dans la salle ; puis, s'adressant au directeur, d'un ton désespéré :

— Il n'y a que vingt personnes. Nous ferions peut-être mieux de leur rendre leur argent,

— Impossible : ce sont des billets de faveur.



La Société des Artisans Canadiens Français, à l'Eglise Saint-Jean-Baptiste, le 24 Mai 1896.



— Un peu de feu, s'il vous plaît...

— Merci !...

— Il faut être patient avec les domestiques... je te supporte bien, Gertrude... tu peux bien les supporter.

— Quel grigou de patron !... il a des cigares, si dégoûtants que je finirai par ne plus lui en chiper !...

— Tu sais que Léon est marié !...
— Comment ? Léon marié !... moi qui l'avais laissé si bien portant...



— Comment, Mam'zelle veut vendre tous ses animaux qui faisaient sa société ?
— Puisque je vais me marier, mon mari le remplacera...

— Vous reconnaissez avoir volé cette montre ?
— Votre Honneur, je croirais manquer à l'honneur en le niant...

— M'sieu le député, vous qu'êtes tout-puissant, y aurait pas moyen de faire passer un chemin de fer par ici pour que je touche aussi quelque chose !...

— Quelle erreur de supposer, Mademoiselle, que je ne songe qu'à votre argent... Si au lieu d'un million vous n'en aviez que la moitié, je vous épouserais quand même !...

Manière d'appuyer sur une sonnette électrique quand on a les mains embarrassées.



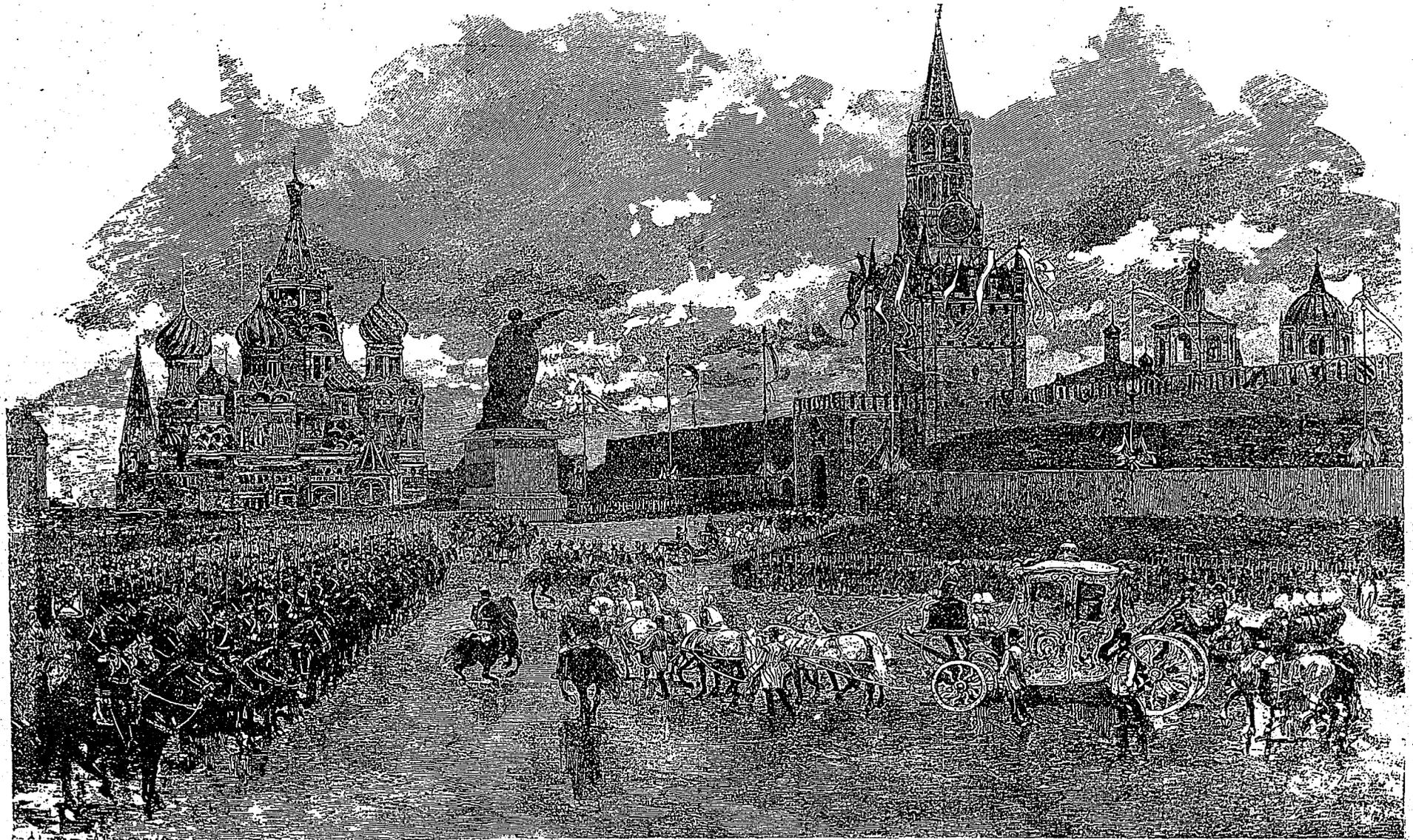
— Chez moi, chef, on a l'habitude de manger les restes...
— Madame peut être tranquille, je les lui réserverai scrupuleusement.

— Vrai ! j'en ai assez du métier de clown.
— Avec ton expérience, lance toi donc dans la politique, tu y feras pour sûr ton chemin.

— Et madame votre belle-mère !
— Hélas !... elle a été si gravement atteinte par les flammes de sa lampe, qu'elle s'est éteinte.
— La lampe ?... — Non, ma belle mère !

— Quel médecin qui soignait votre défunt.
— Y'en a pas eu besoin, il est mort de lui-même !...

— Allons, votez pour ma liste, père François.
— Je n'ai pas lire, mais j'dis pas non.



Le Couronnement du Czar.—Le cortège traverse la place rouge et pénètre dans le Kremlin par la porte du Sauveur.

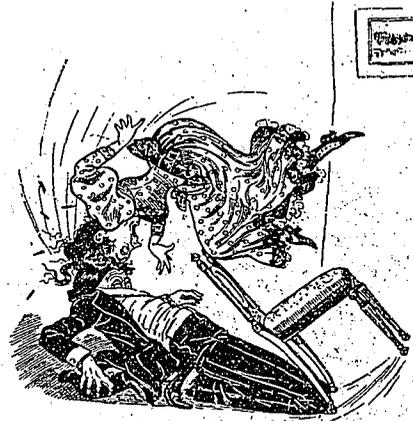
IL NE S'EN EST JAMAIS RELEVÉ !



Melle Flirt. — Je ne sais vraiment si je dois dire oui ou non.



Mr. Timide. — Oh ! Mademoiselle dites oui, je vous en prie à genoux.



Melle Flirt. — Au secours ! Pa ! M'man !

Un gamin entre chez un boulanger.

— Avez-vous du pain rassis ?

— Oui, mon ami, en voilà là plusieurs livres.

— C'est bien fait, répond le garnement, en se sauvant, il fallait le vendre quand il était frais.

— Oui ton père est avare. Mais enfin, il te "sert" une pension.

— Dis plutôt qu'il me la serre, et chaque jour davantage !

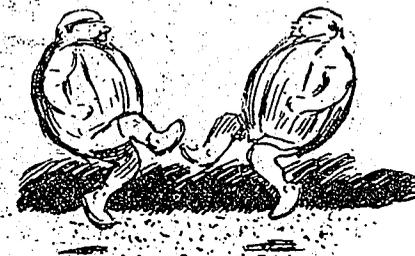
Petite définition :

La médecine : Libre échange. La médecine prend la vie du malade et le malade l'avis du médecin.

DOUBLE ÉVOLUTION



Elle. — Il faut que tu enlève ton perroquet de là, il a dit des horreurs devant Mr. le curé.
Lui. — Et qu'est-ce qu'il a dit du perroquet Mr. le curé ?
Elle. — Rien, il a cru que c'était toi qui parlais.



BEAUX-ARTS - LA FETE-DIEU,



POUR LA CHAPELLE—Tableau de Madame Fanny Fleury.



LES APPRETS DU REPOSOIR—Tableau de C. I. Minet



—Nourriture infecte, lits pleins de punaises, en voilà un hôtel!..

—A qui le dites-vous, Monsieur.. et encore si comme moi vous étiez obligé d'y rester!.. C'est dégoûtant!..

L'histoire qu'on va lire est d'une exactitude scrupuleuse.

M. G..., un grand négociant en grains, a réuni la plus merveilleuse collection de miniatures qu'on puisse rêver. L'autre jour, il reçoit une lettre de M. Z..., un amateur, qui lui demande l'autorisation de visiter cette collection.

M. G... répond aussitôt qu'il se met entièrement à la disposition de M. Z... et il ajoute que sa maison étant éloigné du village de quatre milles, sa voiture attendra le visiteur à la gare, et que, si celui-ci y consent, il aura l'honneur de partager son modeste déjeuner.

M. Z..., trouvant cette offre familière, réplique par une épître un peu vive et dans laquelle il traitait M. G... de meunier.

M. G... prit aussitôt sa plume et réplique ainsi à M. Z...:

— Le déjeuner que je vous offrais était sans façon. Il n'y aurait eu à table que le meunier, son fils... et vous!

Un homme qui avait une femme des plus acariâtres la battait régulièrement une fois par semaine.

Il annonce qu'il lègue toute sa fortune à ladite femme, à la condition qu'elle se remariera.

—Je veux être regretté, dit-il; et je suis sûr que celui qui l'épousera me regrettera tous les jours de sa vie.

A la sortie du théâtre, une femme à son mari :

—C'est en vers, n'est-ce pas?

Le mari d'un ton lugubre :

—Tout le temps!



Il ne vous a donc pas fait mal, ce dentiste, quand il vous a arraché votre dent, vous n'avez pas même crié?

—Crier!.. fi donc!!.. on est homme avant tout!!..



—Vous avez beaucoup perdu en perdant Mme Chaminard?

—Non.. pas trop!.. Elle m'a laissé en partant une jolie propriété.. Ça console d'être veuf..

On présente au petit Toni un négroillon de cinq ans.

Toni considère longuement l'enfant des tropiques, puis gravement, pour entrer en conversation :

—De qui donc es-tu en deuil, dis ?

Calino chez un marchand de coffres-forts :

—Ce coffre est à l'épreuve des voleurs aussi bien qu'à l'épreuve de l'incendie..

—Alors, si le feu prenait chez moi ?

—Vous n'auriez rien à craindre, tout le contenu du coffre resterait intact.

—Fort bien, réplique, joyeux, Calino, en cas d'incendie, je me mettrais dedans.

Dans un ministère :

—M. X... s'il vous plaît?

—Au deuxième étage, au fond du corridor, à gauche, le second bureau. Monsieur le reconnaîtra facilement. C'est celui qui travaille.

Mar.. entre hier chez X..., un agent d'affaires véreux, au moment où celui-ci commence une lettre.

—Comment, vous écrivez à ce gredin, digne de bague : "Très honoré monsieur?"

—Comment voulez-vous que je dise ?

—Ecrivez tout simplement : "Mon cher confrère."

DESCRIPTION ENFANTINE—Mademoiselle Lily décrivez-moi l'éléphant?

Après quelques instants de réflexion :

—C'est une grosse bête, M'sieu, faite comme une table avec un pied à chaque coin et une queue à chaque bout...



—Désolé.. mais impossible de vous régler en ce moment!..

—Votre valet de chambre m'avait pourtant donné votre parole d'honneur.. et la sienne, qu'à je serais payé ce matin

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat. *

CAMPAGNE D'EGYPTE.—*Suite.*

L'entrée au Caire fut triomphale, et effaça les funestes impressions que le bruit de la destruction de nos braves et la mort du sultan Kébir (le père du feu), nom donné par les Arabes à Bonaparte, avait faites sur la population. Le général en chef sut tirer habilement parti des mensonges semés par



La retraite dans le désert.

les émissaires turcs et anglais, quand il dit aux habitants dans une proclamation : "... Il est arrivé au Caire le bien gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet ; il est arrivé bien portant et bien sain,

" remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire ; ce jour est un grand jour : on n'en a jamais vu de pareil. Tous les habitants du Caire sont sortis à sa rencontre ; ils ont vu et reconnu que c'était bien le général en chef Bonaparte, en propre personne ; ils se sont convaincus que ce qui a été dit sur son compte était faux... Il fut à Gaza et à Jaffa ; il a protégé les habitants de Gaza ; mais ceux de Jaffa, égarés, n'ayant pas voulu se rendre, il les livra tous dans sa colère, au pillage et à la mort : il a détruit tous les remparts et fait périr tout ce qui s'y trouvait. Il trouva à Jaffa cinq mille hommes des troupes de Djezzar, il les a tous détruits!..." Les Français, en retrouvant au Caire toutes les jouissances de la vie, oubliaient les journées du désert et les périls du siège de Saint-Jean-d'Acre, quand soudain ils se virent appelés à de nouvelles fatigues. Celui qui ne se reposait jamais apprend que Mourad-bey, descendu de la haute Egypte avec un corps considérable, a échappé à la poursuite combinés des généraux Desaix, Belliard, Donzelot, Davoust, et il se met en marche pour aller l'attaquer aux Pyramides, témoins de la première défaite des Mameluks ; mais déjà le bey s'est réfugié dans le désert.

Bonaparte se disposait à retourner au Caire, quand il reçut la nouvelle de l'arrivée devant Aboukir d'une escadre de cent voiles turques, qui menaçait Alexandrie. Aboukir est un nom fatal : Bonaparte veut que l'armée y venge la flotte. Il se rend à Giseh sans passer par le Caire, et donne dans la nuit, à ses généraux, l'ordre des mouvements les plus rapides pour se porter au-devant des troupes que commande le pacha de Romélie, Seidman-Mustapha, soutenu des forces de Mourad et d'Ibrahim. Avant de quitter cette ville, il écrit au divan du Caire : " Quatre-vingts bâtiments ont osé attaquer Alexandrie ; mais repoussés par l'artillerie de cette place, ils sont allés mouiller à Aboukir, où ils commencent à débarquer. Je les laisse faire, parce que mon intention est de les attaquer, de tuer tous ceux qui ne voudront pas se rendre, et de laisser la vie aux autres pour les mener en

" triomphe au Caire : ce sera un beau spectacle pour la ville." A peine arrivé à Alexandrie, lui-même marche sur Aboukir, dont le fort était tombé au pouvoir de l'ennemi. Quoique Marmont eût négligé de l'augmenter, la faible garnison, assaillie par terre et par mer, et réduite à trente-cinq hommes, n'avait capitulé qu'après soixante heures de résistance. La position que choisit Bonaparte est inspirée par le même génie qui a conquis toute l'Italie sur les meilleurs généraux de l'Europe. Mustapha-Pacha doit triompher, ou nul de ses soldats ni lui-même ne pourront échapper au vainqueur.

Pour nous, Aboukir n'est accessible que du côté de la terre, puisque nous n'avons pas un seul bâtiment à opposer à la flotte anglo-turque, qui a jeté l'ancre à une demi lieue de la côte. L'armée ottomane, forte de dix-huit mille hommes, avec une artillerie nombreuse, s'est mise à couvert sous une double ligne de retranchements : la plus rapprochée du fort a pour appui, sur le rivage, un mamelon retranché, à son centre un hameau, et à sa gauche des chaloupes canonnières. La seconde, plus rapprochée de la place, s'étend aussi de l'une à l'autre plage ; mais moins étendue, fortifiée sur plusieurs points, au milieu desquels s'élève une redoute hérissée de canons, celui-ci est plus formidable encore que l'autre.



Notre armée ne s'élance pas d'abord avec son impétuosité accoutumée ; mais à peine se trouve-t-elle à portée des ouvrages, qu'une colonne, aux or-

dres du général Destaing, se précipite sur le mamelon situé à la droite de la première ligne, tandis que Murat s'avance rapidement pour couper la retraite à l'ennemi. Premier gage de la victoire, ce mouvement coûte la vie à deux mille Turcs, tués sur cet étroit espace ou précipités dans les flots, sans que nous perdions un seul homme. Aussitôt Destaing se porte sur le hameau, que le général Lannes attaque de front. En vain Mustapha détache un renfort considérable ; Murat passe sur le ventre de ces nouveaux assaillants ; le village est enlevé, et la première ligne de l'ennemi balayé. Bonaparte prépare le même sort à la seconde, et pour y réussir il s'efforce d'attirer l'attention des Turcs vers leurs ailes, puis d'emporter leur centre avec sa réserve. Sans attendre un nouvel assaut, ces hommes aussi braves qu'inexpérimentés viennent à notre rencontre. Leur droite fléchit d'abord, mais Murat, engagé entre le feu des chaloupes canonnières et celui de la redoute, est obligé de se replier en arrière. A la gauche, les Turcs, désespérés de la résistance de nos immobiles bataillons, chargent avec impétuosité ; mais impuissants à les ébranler, ils finissent par tourner bride. Notre infanterie les poursuit jusqu'au pied de la redoute, où des feux croisés l'arrêtent à son tour.

Le courage, la fermeté, le sang-froid de nos troupes, n'avaient point obtenu le prix qu'ils méritaient ; mais tout à coup les Turcs, fidèles à leurs coutumes barbares, descendent pour trancher la tête à nos morts et à nos blessés. Profitant de cette imprudence, Murat s'élance entre eux et la redoute. Assaillis par la colonne du général Fugières, effrayés de sentir Murat sur leurs derrières, ils cherchent à rétablir leurs communications avec la mer, lorsque Bonaparte, dont le génie plane sur le champ de bataille, saisit l'instant favorable et engage sa réserve dont jusqu'alors il a eu peine à retenir l'ardeur. Redoute, retranchements, tout est enlevé en un clin d'œil ; les Turcs sont taillés en pièces, on se jette dans les flots pour regagner leurs navires ; les balles de nos soldats vont les frapper jusque dans ce dernier asile. Murat, si redoutable dans la poursuite d'un ennemi ébranlé, se jette avec sa cavalerie entre le village et le fort d'Aboukir, et pénètre dans le camp de Mustapha-Pacha. Celui-ci, transporté de fureur, lui lâche un coup de pistolet et le blesse légèrement ; mais, d'un coup de sabre, l'impétueux général lui coupe deux doigts, puis l'envoie prisonnier à Bonaparte. Ce qui reste des Turcs se retire dans le fort d'Aboukir avec le fils du pacha, qui fut réduit à se rendre après huit jours d'une héroïque résistance. Ainsi fut vengé notre désastre naval. Plus de douze mille cadavres flottaient sur cette mer, naguère couverte des corps de nos intrépides marins ; deux ou trois mille seulement ont été frappés par le feu et par le fer.

Cette bataille extraordinaire, où pour la première fois peut-être dans les fastes militaires, l'une des deux armées opposées ait péri tout entière, coûta peu de sang français ; elle sauva l'armée, qu'un revers eût perdu sans ressource. En effet, les Turcs, les Arabes de Mourad, les Mameluks, les Egyptiens révoltés, bientôt réunis aux forces imposantes que le grand vizir tenait en Syrie, seraient venus l'accabler. Kléber avait sans doute le sentiment de ce danger, lorsqu'il disait à Bonaparte, après cette immortelle journée : " Venez, que je vous embrasse, mon cher général ; vous êtes grand comme le monde." La population du Caire, en voyant Mustapha et son fils devenus tous deux captifs, accueillit avec tous les transports d'un enthousiasme su-



perstitieux le prophète invincible qui n'avait pas craint d'annoncer d'avance son triomphe.

Après la soumission de l'Egypte, après des exploits inouis au milieu desquels l'échec de Saint-Jean-d'Acre avait disparu : après cette étonnante bataille d'Aboukir qui l'environnait de l'éclat d'un dernier succès, Bonaparte sentait que l'Orient l'avait grandi, avait augmenté son ascendant sur l'Europe, frappée d'un nouvel étonnement. Bientôt il apprit que la France avait éprouvé des revers sur le Rhin et des désastres sur le premier théâtre de sa gloire ; que la nation faisait éclater un mécontentement unanime ; que le nom du vainqueur d'Arcole, du pacificateur de Campo Formio, retentissait dans tous les souvenirs et entraînait dans tous les espérances : la France avait donc besoin de lui. Cette haute pensée, qui renfermait tout le secret d'une ambition qui justifiaient sans doute à ses yeux deux années de prodiges militaires, le déterminait à revenir brusquement dans sa patrie. Il dut calculer également que l'expédition d'Egypte, illustrée à jamais par la victoire, par des conquêtes si utiles à la civilisation, et destinée à occuper une place éternelle dans les annales de la science et dans la mémoire des hommes, s'était achevée pour lui à la journée d'Aboukir, et qu'il ne lui restait plus qu'une administration de détail, soit comme général



d'une armée qui ne pouvait se recruter, soit comme possesseur inquiet d'une contrée étrangère ; enfin, il comprit aussi que la continuation d'une position tellement précaire le livrait à toute la rigueur d'un exil obscur et sans repos, et ne lui laissait que la perspective peut-être rapprochée d'une capitulation inévitable, qui anéantirait en un jour ses triomphes d'Europe et d'Orient.

Quoi qu'il en soit, le motif déterminant son départ fut la lecture des gazettes, et notamment des journaux de Francfort. Le lieutenant de vaisseau Desroches était allé à bord de l'amiral anglais pour négocier l'échange des prisonniers turcs contre les prisonniers français, Sidney-Smith, dans l'intention d'ôter à Bonaparte tout idée de revoir la France, alors entamée par la coalition, lui remit une liasse



Murat à Aboukir.

de ces journaux. Il se trompait : dans les malheurs de nos armées en Italie et dans la situation intérieure de la République, Bonaparte ne vit qu'un nouveau devoir à remplir envers sa patrie, sinon l'espoir de la plus haute fortune pour lui-même. Chacun peut lire ces journaux dans sa tente, à Ramaniéh, lorsqu'il revenait au Caire, moyen simple de préparer ou d'éclairer l'opinion sur la possibilité de son éloignement. Ceux qui, soit en France,

soit en Égypte, appelèrent ce départ une désertion n'étaient pas dans la confiance du génie ou des engagements de Bonaparte. Il prit sur sa responsabilité de quitter l'Égypte, comme il avait fait pour la signature des préliminaires des Léoben, et l'exécuta comme il exécutait un mouvement sur l'ennemi, c'est-à-dire avec promptitude, sous l'im-pénétrabilité du secret. Un voyage dans le Delta servit de prétexte à son départ du Caire.

A cette époque, Desaix occupait la haute Égypte, où il était entré peu de temps après la prise du Caire. Livré à lui-même, ce jeune général déploya toute son habileté militaire, et l'art de conduire des soldats français. A la bataille de Sédiman, l'une des plus terribles de la campagne d'Égypte, tout ce que peuvent le courage, l'intrépidité, la rage, le désespoir des plus braves guerriers du monde, et le talent d'un chef aussi vaillant qu'expérimenté, fut mis en usage par Mourad-bey et ses Mameluks. Nous ne dûmes l'avantage qu'à des prodiges de sang-froid, de constance, de valeur, et surtout au cri de : *Vaincre ou mourir !* poussé par Desaix au moment d'enlever à la tête de ses bataillons les batteries ennemies qui menaçaient de les anéantir. Cette affaire nous rendit maîtres de la province de Favoum. Une autre victoire, remportée à Damanhour, et la résolution de n'accorder aucun relâche à l'infatigable Mourad, menèrent Desaix jusqu'à l'île des Filé, ancienne limites des possessions du peuple-roi.

Le 23 Août 1799, une proclamation instruisit l'armée de la nomination de Kléber au commandement général. L'impression que cette proclamation produisit sur les soldats, fut d'abord hostile contre le chef qui les abandonnait ; mais dans le choix de son successeur, leur colère découvrit bientôt des motifs de s'apaiser. On ne peut expliquer par quel prodige, du jour où il mit à la voile, et jusqu'à son arrivée en France, la mer se trouva libre pour le passage des quatre bâtiments qui portaient Bonaparte et sa suite. Plusieurs fois on se trouva en vue de vaisseaux anglais, et ce voisinage causait de l'inquiétude. " Ne craignez rien, s'écria " Bonaparte, nous arriverons ; la fortune ne nous a

" jamais abandonnés ; nous arriverons en dépit des " Anglais." La flottille entra le 1er Octobre dans le port d'Ajaccio, où les vents contraires la retinrent pendant sept jours. Bonaparte y apprit avec détail l'état de la France et celui de l'Europe ; et ces nouvelles rendirent ce retard insupportable à celui qui, de tous les hommes, savait le mieux apprécier la valeur et calculer l'emploi du temps. Enfin, la flottille appareilla pour la France ; mais, à la vue des côtes, on découvrit dix voiles anglaises. Le contre-amiral Gantheaume proposait de virer de bord et de regagner la Corse : " Non, lui dit Bonaparte, cette manœuvre nous conduirait en Angle- " terre ; je veux arriver en France."



" Le 9 Octobre (17 vendémiaire au VIII) de grand matin, les frégates mouillaient à Fréjus, après quarante et un jours de navigation sur une mer sillonnée de vaisseaux ennemis. En un moment, toute la rade fut couverte de canots qui se dirigeaient vers le *Muyron*, que montait Bonaparte. Le général Peyremont, commandant la côte, aborda le premier. Avant l'arrivée des préposés à la santé, il y avait eu de nombreuses communications avec la terre. Comme il n'existait point de malades à bord, et que, depuis sept mois, la peste avait cessé en Égypte, cette violation des règlements était peut-être moins condamnable. Avec l'impulsion ardente que la conquête et le ciel d'Égypte venaient d'imprimer à son caractère, il était bien impossible que Bonaparte restât indécis entre une mesure sanitaire et le but de son yage. Lavo

France l'amnistia pour l'infraction à la loi de sa propre conservation, tant elle désirait, tant elle comprit le retour de son héros.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE.



Il est bien avéré aujourd'hui que, à son retour d'Orient, Napoléon n'avait encore aucun projet d'arrêté sur la conduite qu'il devait tenir en France, pour se mettre à la tête du gouvernement. Il ne laissa pas cependant de soupçonner qu'il comptait

assez sur l'influence de sa fortune militaire pour fonder sa fortune politique ; mais aussi, il faut l'avouer, jamais moment n'avait été plus habilement choisi par lui.

Des cinq directeurs, Sieyès, Roger-Ducos, Gohier, Moulin et Barras, aucun personnellement n'avait la force nécessaire pour maintenir un ordre de choses vermoulu, et aucun n'avait la volonté de lui substituer un régime plus solide. Une union sincère entre eux eût pu seule sauver le gouvernement directorial qui croulait de toutes parts ; mais cette union était impossible. Leurs esprits, ainsi que leurs convictions, les éloignaient les uns des autres. Sieyès, le plus habile de tous et aussi, de tous, le plus ambitieux, avait conservé de ses mœurs ancien régime une habitude de tâtonnement et d'hésitation qui excluait, chez lui, tout esprit d'entreprise. Il voyait ce qu'il aurait fallu faire, mais il savait ne pouvoir agir seul, en même temps qu'il avait appris à ne pouvoir sérieusement faire fonds sur aucun de ses collègues. En cela il comprenait juste. Roger-Ducos, que son caractère modéré et sa probité politi-

que amenaient à Sieyès, suivait celui-ci plus par habitude que par communauté de vues. Moulin et Gohier, ce dernier président du Directoire, étaient patriotes, c'est-à-dire exaltés, et se tenaient à distance de leurs deux collègues, dont ils suspectaient les intentions. Quant à Barras, le voluptueux, le *pourri*, comme on l'appelait alors, son expérience le tenait bien à portée de tous ; mais son égoïsme et sa paresse faisaient qu'il n'appartenait à personne. Tels étaient les éléments hétérogènes dont se composait le pouvoir exécutif.

Quant au pouvoir législatif son impuissance était notoire : il devait naturellement devenir un instrument docile dans une main assez ferme pour le diriger. Le Conseil des Anciens, jalousait celui des



Napoléon débarquant à Fréjus.

Cinq-Cents, qui le lui rendait bien. Un grand nombre d'hommes remarquables siégeaient néanmoins dans l'une et dans l'autre de ces assemblées, mais aucun d'eux n'exerçait d'ascendant au profit des saines idées. La confusion régnait comme avait régné la terreur ; cette confusion pouvait tourner à l'anarchie : Napoléon ne le permit pas. En cela, le salut de la France et l'intérêt du général étaient d'accord.

La nouvelle de l'arrivée du général Bonaparte se répandit en France comme une commotion électrique. Aix, Avignon, Valence, Lyon, lui offrirent des fêtes à son passage. L'enthousiasme avait gagné de proche en proche, et, jusque dans les moindres villages, c'était une explosion de joie dont on ne



peut donner une idée. Aussi, à Paris, l'effet en fut-il immense. Les Cinq-Cents, par un mouvement spontané, déférèrent la présidence de leur assemblée à Lucien Bonaparte, hommage éclatant rendu au vainqueur d'Égypte, en la personne de son frère. Enfin on fait presque incroyable, un député, Baudet (des Ardennes), ne put suffire à l'émotion que lui causa un retour si inattendu et si heureux pour les vrais amis de la liberté : il mourut de joie, dit-on, en apprenant cet heureux événement.

Une seule chose troubla la joie de Napoléon, aigri par les bruits colomnieux qui étaient arrivés jusqu'à lui en Égypte, jaloux, inquiet, il refusa de voir Joséphine à son retour. La malheureuse femme affolée, passa la nuit à la porte de son glorieux époux, pleurant, suppliant en vain. Ce ne fut que devant les larmes des enfants de Joséphine, Eugène et Hortense, que le héros de la campagne d'Égypte consentit à faire la paix avec leur mère.

Dès le lendemain de son arrivée, Napoléon fit une visite à Gohier, qui le retint à dîner et le prévint que le jour suivant il le présenterait officiellement au Directoire. Le soir même, Napoléon écrivit à M. de N... de venir le trouver le lendemain à son lever, c'est-à-dire à sept heures du matin ; celui-ci fut exact au rendez-vous.

Après les premiers compliments, Napoléon et M. de N... causèrent des grands intérêts qui le ramenaient, lui général en chef de l'armée d'Orient, en France. Il lui dit à ce sujet beaucoup de choses que celui-ci était loin d'avoir prévues, puis il rom-

pit tout à coup le fil de la conversation pour lui parler du dîner qu'il avait fait la veille.

— Mon cher, reprit Napoléon, j'ai affecté de ne pas regarder Sieyès, qui était placé en face de moi, et je me suis aperçu de la rage que ce mépris paraissait lui causer.

— Mais, général, répond, M. de N... êtes-vous sûr qu'il soit contre vous ?

— Je n'en sais rien encore, mais c'est un homme à système, et je n'aime pas ces gens là. Quant aux autres, je les ai jugés. Au surplus, je vais voir cela aujourd'hui ; j'ai rendez-vous avec eux à deux heures ; venez me voir tous les jours.

Au point où en étaient les affaires, M. de N... ne doutait pas que Napoléon n'eût entrevu la face naturelle des choses, et qu'il ne leur eût déjà assigné l'admirable issue qu'elles devaient avoir. A l'heure convenue, il se rendit donc au Directoire, vêtu d'une simple redingotte bleue et portant un magnifique sabre de Mameluk, suspendu à la manière orientale par un cordon de soie cramoisi.



En le voyant descendre de voiture dans la cour du Luxembourg, le garde le reconnut et poussa le cri de *vive Bonaparte!* Conduit par deux huissiers devant cette magistrature assemblée, Napoléon lui dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Egypte et confié son sort à un général capable d'en assurer la prospérité, il était parti pour voler au secours de la République, qu'il croyait

perdue ; mais que, puisqu'il la trouvait sauvée par les exploits de ses frères d'armes, il s'en réjouissait. "Jamais, avait-il ajouté en posant la main sur la poignée de son sabre, jamais je ne tirerai que pour la défense de la République!"

Le président Gohier le complimenta sur son triomphe et sur son retour en lui donnant l'accolade fraternelle. L'accueil fut en apparence très-flatteur ; mais au fond les craintes étaient devenues trop réelles et trop justifiées par la situation pour que ce retour inattendu fit plaisir aux cinq magistrats républicains qui gouvernaient alors la France.

Tous les généraux, tous les officiers présents à Paris, Lannes, Murat, Berthier, que Napoléon avait amenés avec lui ; ceux qui avaient du service ou qui en attendaient, Jourdan, Macdonald, Leclerc, Beurnonville, Lefebvre, qui commandait la dix-septième division militaire, c'est à dire Paris ; Bruix, ancien ministre de la marine, Dubois-Crancé, ministre de la guerre, Cambacérés, ministre de la justice, Fouché, ministre de la police, Talleyrand, qui songeait à se faire pardonner sa résistance lors de l'expédition d'Egypte, et mille autres, toutes les capacités, toutes les intérêts, patriotes ou modérés, gens en place ou destitués, enfin tous les membres du gouvernement vinrent instinctivement se faire inscrire chez lui : le plus grand nombre pour s'associer à ses projets, quelques-uns aussi pour les surveiller. Il fallait encore compter Chénier, Cabanis, Rœderer, etc., qui était l'élite du parti philosophique réuni à l'élite de l'armée, pour accomplir le vœu national.

A l'exception de Bernadotte, tous les généraux de l'armée d'Italie se rallièrent à leur ancien général en chef.

Eugène Beauharnais, Duroc, Bessières, Marmont, Lavalette, Caffarelli (frère de celui mort en Syrie), Merlin (fils du directeur), Bourrienne, Regnaud-de-Saint-Jean-d'Angely, Arnaud et Daunou, de l'Institut, et le munitionnaire Collot, firent preuve du plus grand dévouement.

Il n'y avait pas jusqu'aux vingt-deux guides qu'il avait amenés avec lui de Fréjus à Paris, qui ne se montrassent empressés.

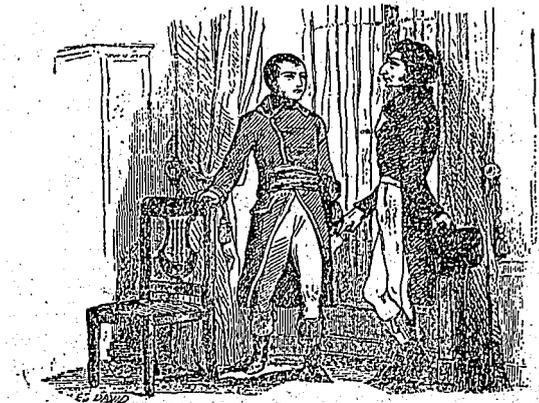
Chacun servait le général Bonaparte en sa manière ; enfin Angereau, qui intérieurement détestait son ancien frère d'armes, se rallia à lui, quoique après quelque hésitation. Peut-être aussi fut ce que parce qu'on l'avait négligé qu'il vint offrir ses services à Napoléon.

— J'ai déjà appris bien des choses, dit ce dernier à M. de N... en le revoyant. C'est un singulier homme que ce Bernadotte. Il a prétendu qu'il ne pouvait entrer dans le projet dont on lui parlait ; il a seulement promis de se taire, à condition qu'on y renoncerait. Bernadotte n'est pas un homme à moyens. ajouta-t-il, c'est un homme à obstacles.

Et après un silence pendant lequel il passa plusieurs fois la main sur son front, il reprit :

— Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi ; mais je ne crains pas Moreau, il est mou, sans énergie ; je suis sûr qu'il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique. Je le gagnerai avec la promesse du commandement d'une armée ; mais Bernadotte ne m'aime pas... Il se croira en droit de tout oser ; ce diable d'homme a de l'esprit !... Au reste, je ne fais que d'arriver, nous verrons.

Il est de fait que Bernadotte n'était pas venu, comme les autres généraux, faire de visite à Napoléon. Cette absence avait été d'autant plus remar-



Napoléon et Bernadotte.

quée, qu'il avait servi sous ses ordres en Italie ; ce ne fut que huit jours après, et sur les instances réitérées de sa femme, belle-sœur de Joseph Bonaparte, qu'il se décida enfin à venir voir son ancien général en chef.

Napoléon en parla de M de N... en lui disant :

— Concevez-vous Bernadotte ? Ne m'a-t-il pas vanté, avec une exagération ridicule, la situation brillante et victorieuse de la France ! Il m'a parlé des Suisses battus, de Gênes occupée, des levées qui ne sont pas faites partout, de l'état des arts et du commerce, de l'esprit public, que sais-je ?

— Vous a-t-il parlé de l'Egypte, lui demanda alors M. de N...

— Ah ! vous m'y faites penser. Ne m'a-t-il pas reproché de n'avoir pas ramené l'armée avec moi ! Mais, lui ai-je répondu, vous venez de me dire que vous régorgez de troupes, que toutes les frontières étaient assurées, que des levées immenses s'étaient



Napoléon et le Directoire.

faites, que vous aviez 150,000 soldats et plus de 30,000 hommes de cavalerie. A quoi vous auriez été bons quelques milliers d'hommes de plus, qui peuvent servir à conserver l'Egypte ? lui ai-je demandé.

— Eh bien ! qu'a-t-il répondu ?

— Rien.

— Il ne vous a pas tout dit, objecta M. de N... ; je sais de bonne part qu'il avait émis le conseil de vous faire traduire devant un conseil de guerre, tant pour avoir quitté votre armée sans ordre, que pour avoir enfreint les lois sanitaires.

— Ah ! ah ! fit Napoléon avec deux inflexions de voix ; c'est bon à savoir ; mais patience, la poire sera bientôt mûre. Revenez donc ce soir ; ma femme se plaignait hier, à moi, de ne vous avoir pas encore vu depuis mon retour.

M. de N... le promit. Cependant ce ne fut que le lendemain, dans l'après-dîner, qu'il alla chez madame Bonaparte, qui lui reprocha gracieusement de l'avoir délaissée en l'absence de son mari. Celui-ci s'excusa de son mieux en rejetant cette privation sur ses nombreuses occupations.

— Je vous pardonne, lui dit Joséphine de ce ton qui aurait fait désirer d'être toujours en faute vis-à-vis d'elle ; puis elle se leva pour aller au devant d'une dame que l'on annonça. Pendant ce temps, M. de N... s'approcha d'Eugène, qui montrait à sa sœur Hortense les gravures d'un livre magnifiquement relié ; mais à peine s'était-il mêlé à leur conversation, qu'il entendit tout à coup annoncer Bernadotte.

Sa présence imprévue, après la conversation qu'il avait eu avec Napoléon, était de nature à causer à ce dernier quelque surprise ; cependant il ne laissa paraître aucun étonnement et reçut très-bien ce général ; mais un quart d'heure après, tous deux discutaient si chaudement dans une embrasure de fenêtre, que voyant le moment où cette discussion allait dégénérer en dispute, M. de N... engagea tout bas madame Bonaparte à intervenir, ce qu'elle fit en se levant pour aller adresser la parole à Bernadotte lui-même, qui, s'apercevant bien de son intention, changea entièrement de conversation avec son mari ; puis, peu d'instant après, profitant du mouvement causé par le nombre de visiteurs, qui augmentaient au point de remplir entièrement le salon, il se retira sans bruit.

Un moment, dit-on, Napoléon songea à laisser les choses dans leur état apparent, en se réservant

toutefois le moyen efficace de les modifier ; ce moyen consistait à se faire nommer directeur. Déjà, deux ans auparavant, il avait eu cette idée ; mais on lui fit alors la même objection que précédemment, la raison d'âge : il était trop jeune pour être directeur. Il fallait avoir quarante ans : il n'en avait que trente. Faute impardonnable de la part de gens qui redoutait l'homme supérieur. C'était lui mettre en tête des projets plus vastes, et il n'y fit faute.



Entrevue entre Napoléon, Sieyès et Talleyrand.

Par l'intermédiaire de M. de Talleyrand, un rapprochement s'était opéré avec Sieyès et Napoléon, entre lesquels avait existé un vif ressentiment depuis le dîner chez Gohier. Une fois réunis, ces deux hommes furent bientôt en mesure de commander aux événements : ils étaient nécessaires l'un à l'autre. On convint d'agir avec ou sans la participation des directeurs, et, en matière sommaire, on reconnut la nécessité de s'emparer du pouvoir, mais plutôt en résolvant qu'en brisant les résistances. D'ailleurs, elles ne paraissaient pas formidables. Aux Anciens, la majorité était entre les mains de Sieyès ; aux Cinq-Cents, elle n'était nulle part. La garnison de Paris, formée en partie des 8e et 9e dragons, qui avaient, en Italie, servi sous Napoléon ; du 2e de chasseurs à cheval, qui avaient commandé Murat et Jubé, alors commandant de la garde Directoriale ; enfin l'action de la police, remise aux mains de Fouché, tout cela attendait le mot d'ordre que donnerait celui vers lequel se tournaient toutes les espérances.

à continuer.

EN RUSSIE



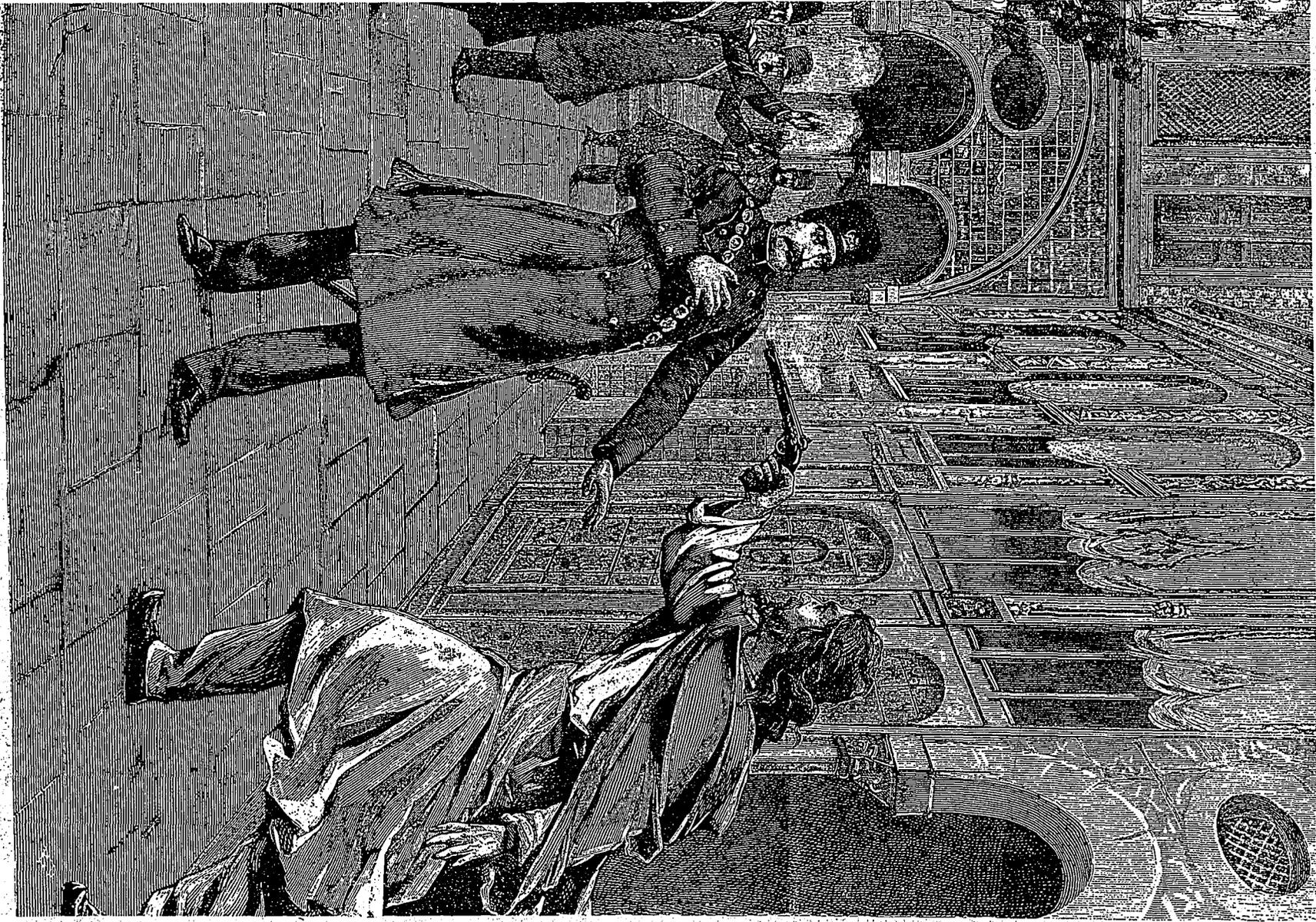
La mort de l'Empereur de Russie Alexandre III, au château de Livadia, le 1er novembre 1894.



LE CZAR NICOLAS II

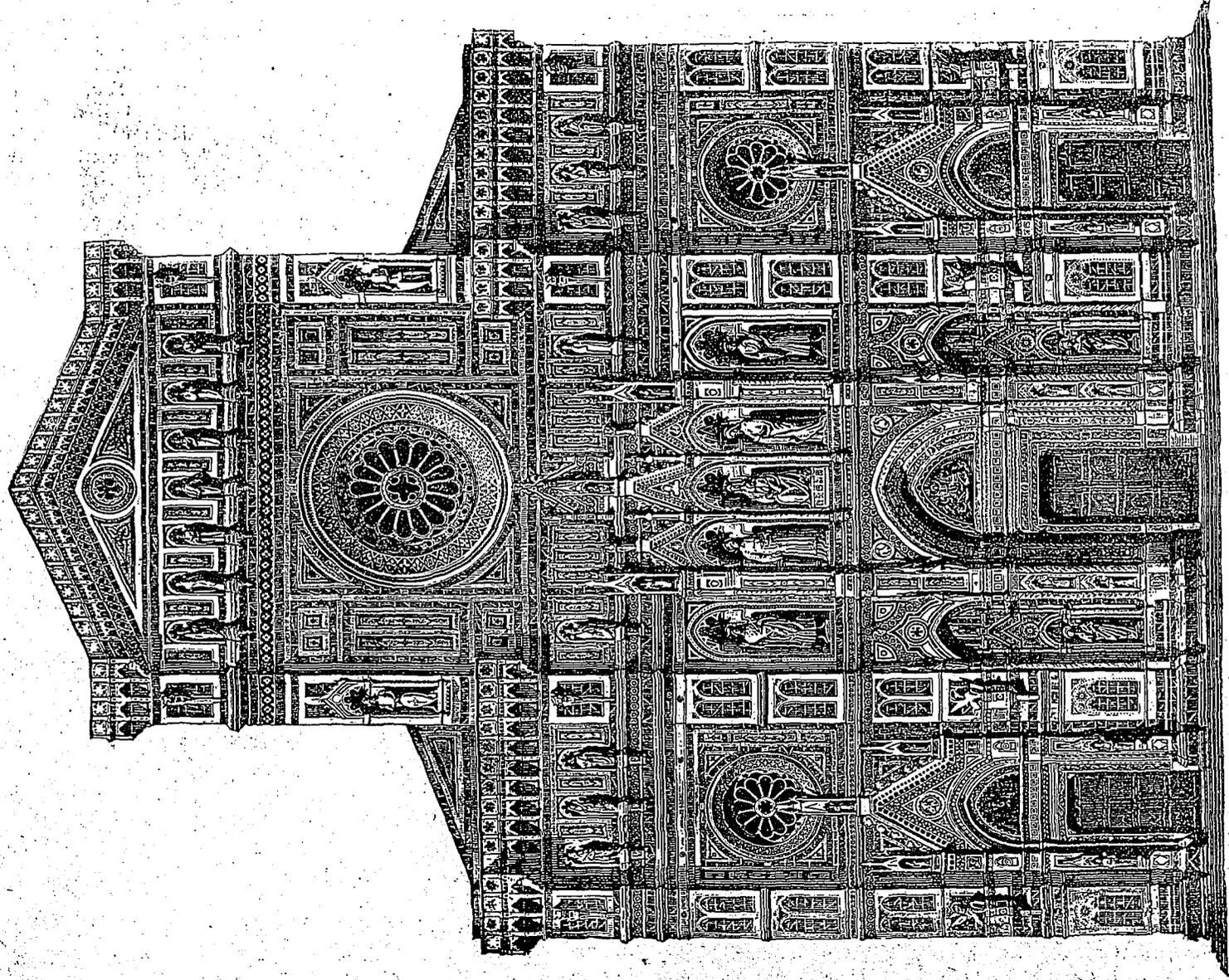


LA CZARINE



Assassinat du Shah de Perse

MONUMENTS RELIGIEUX



Restauration de la Façade du Dome (*Santa-Maria Del Fiore*) à Florence.

(Voir 1er volume, page 207.)

VALEURS COMPARÉES.



Lui—Je ne puis prendre maintenant le bébé ; tu vois que je suis occupé à terminer ce poème ; appelle la servante.

Elle—Je n'en ferai rien. Prends-le. Rappelle-toi que nous payons la servante trois piastres par semaine.

Un voyageur, descendu un instant à une station, trouve, en revenant, sa place occupée par un paysan chargé de paniers.

—Monsieur, c'est mon coin !

Le paysan ne sourcille pas.

—Pardon, Monsieur, c'est bon.

Pas de réponse.

—Monsieur, c'est mon coin !

—Je le garde, conclut le campagnard. Notre voyageur est obligé de se blottir entre deux grosses personnes ; seule place encore libre dans le compartiment.

Une demi heure après, arrivé à une autre station, le paysan descend. Chacun l'aide, lui passe ses paniers. Il en reste encore un, rempli de coings, qui

se trouve entre les pieds du voyageur de tout à l'heure.

—Môssieu, c'est mes coings !

Pas de réponse.

—Pardon, Môssieu, c'est mes coings !

Silence.

—Môssieu, Môssieu, mes coings ?

Le sifflet retentit, le train s'ébranle :

—Je les garde ! dit l'autre.

Et le train file.

C'était un prêt pour un rendu.

Rapineau écrit à son intendant :

“Que veut dire ceci, monsieur ?

J'apprends qu'on ne voit plus de mes oies au marché d'Aubigny... Je vous prévient qu'au marché prochain, je m'y transporterai moi-même.”

UN OUBLI.



—Henri est furieux après toi : je crois que c'est parce que tu lui as jeté un peu trop de riz lors de son mariage. Il croit que tu le blaguais.

—Tu n'y es pas. Il m'en veut parce qu'étant pressé, je ne me suis pas aperçu que le riz était sous la forme d'un pudding.

UN PHILOSOPHE.



—Votre brutalité m'importe peu, Monsieur, je ne me sens pas atteint dans mon honneur.

On sait, pour qu'un testament olographe soit déclaré valable, il doit être écrit en entier, daté et signé de la main du testateur.

Nos tribunaux n'accepteraient ni une photographie, ni même au décalque de cet acte éminemment précieux... pour les héritiers.

Les mexicains, qui sont gens ennemis des discussions oiseuses, ne s'arrêtent pas à ces mesquines considérations et leur jurisprudence a moins de scrupules que la nôtre. Récemment leurs magistrats déclaraient valable un testament écrit à la craie sur une porte.

C'est déjà bien joli, mais il y a mieux. Un vieux célibataire de Mexico a eu la bizarre fantaisie de se faire tatouer son testament sur l'esto-

mac. Le juge, en présence de ce cas imprévu, témoigna de quelque embarras. Son parti fut vite pris, cependant, et il déclara ce testament parfaitement acceptable. C'est égal la lecture aux héritiers réunis ne devait pas être chose banale.

LE MAÎTRE—Pouvez-vous me citer un mot en *ail* dont le pluriel soit en *aux* ?

L'ÉLÈVE—Oui, M'sieu ; marmaille, marmots.

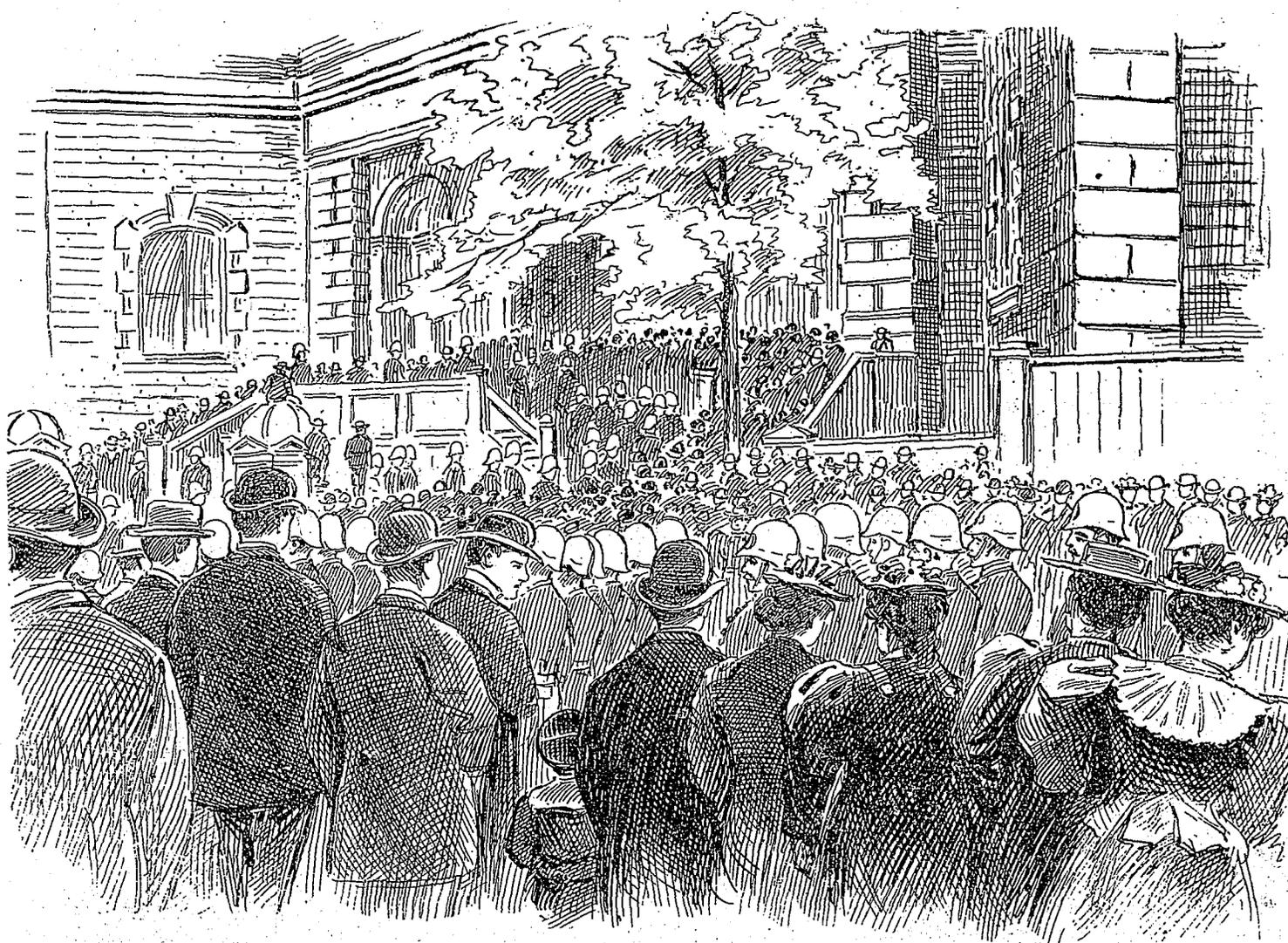
On peut, à la fois, rire *jaune*, voir *rouge*, faire *blanc* de son épée, broyer du *noir*, demeurer sans *vert* et aimer les *roses* !

CANNIBALISME.



—Comme tu es chic ! De quoi vis-tu donc ?

—Je suis en train de finir les restes de mon oncle.



AU GESU—Le 65eme Bataillon allant assister à la messe le Dimanche 24 Mai 1856.



Le Révérend Père Pierre Point qui vient de célébrer le soixante dixième anniversaire de son ordination est né à Rocroy, France en 1801 ; il est donc aujourd'hui dans sa 95ième année. Il entra au Séminaire de Reims et sa vocation pour le sacerdoce se manifesta de bonne heure. Le 2^e Mai 1825 alors qu'il n'était encore que diacre le Père Point eut l'honneur d'exercer ses fonctions au sacre du dernier des Bourbons, le roi Charles X. Il est le dernier survivant des hauts personnages qui assistèrent à cette cérémonie. Ce fut l'année suivante 1826, que le Révérend père fut ordonné prêtre, à Reims. Dix sept ans plus tard, le 30 Juin 1843, le Père Point arriva au Canada. Il vécut pendant quelques années à Sandwich, Ontario, et devint Supérieur des Jésuites à Québec. Depuis quelques années, le Père Point, demeure parmi nous, au Collège Sainte-Marie.

La célébration du 70^e anniversaire de l'ordination de ce vénérable prêtre a été l'occasion d'une cérémonie aussi imposante que touchante.

Dans le sanctuaire, on remarquait tous les curés de la ville, ainsi que les supérieurs de la plupart des ordres religieux, soit une centaine de prêtres environ.

Sa Grandeur Mgr Fabré officiait, ayant comme prêtre assistant, M. l'abbé Filiatrault supérieur des Jésuites au Canada : comme diacre, M. l'abbé Lesage, curé du Mile End, et comme sous-diacre, M. l'abbé Lepailleur, curé de Maisonneuve.

Le sermon de circonstance a été donné par M. l'abbé Seers, de la congrégation du St. Sacrement.

Le chœur du Gesù a exécuté, pour la circonstance, les plus beaux morceaux de chant. Une foule considérable assistait à l'office.



—Ah! Alors il y a longtemps que le dé- — Quand Monsieur voudra que je le
luge s'est passé? Est-ce que grand-mère réveille, il voudra bien me sonner...
y était?
—Qué qu't'as donc, Polyte?
—C'est rien! En allumant un cigare
j'm'ai flambé les poils du nez...
—Mon cher ami, le meilleur moyen de
se débarrasser du goût de l'oignon,
quand on en a mangé, c'est encore
de mâcher une goussse d'ail...
—Dites-moi, mon ami, comment ce
malheur vous est-il arrivé?
—Hélas! il y a longtemps de ça..., j'ai
eu les yeux pris dans un engrenage.



—Célestin, vous n'êtes pas allé chez le
cordonnier?
—J'ai oublié la peinture de Monsieur.
—Tenez, Célestin, la voici, et tâchez
de ne plus oublier.
—Je vous donne vos huit jours..
—Pourquoi ça?
—Pourquoi ça!... pour avoir pris ma
bicyclette pour aller faire vos com-
missions!..
—Votre femme a la jaunisse?
—Alors elle est sûre de guérir, puis-
qu'on dit toujours qu'il faut que
jaunisse se passe..
Les enfants terribles.
—L'odeur du tabac n'incommode pas
Madame?
—Oh! non, Monsieur, maman est
marchande de tabac?
—Ciel! son groupe de Pradier... que
dira mon mari quand il rentrera de
de la Chambre!..
—Oh! rien... Monsieur a toujours été
pour la suppression des groupes.



L'Etat-Major de l'Empereur!..

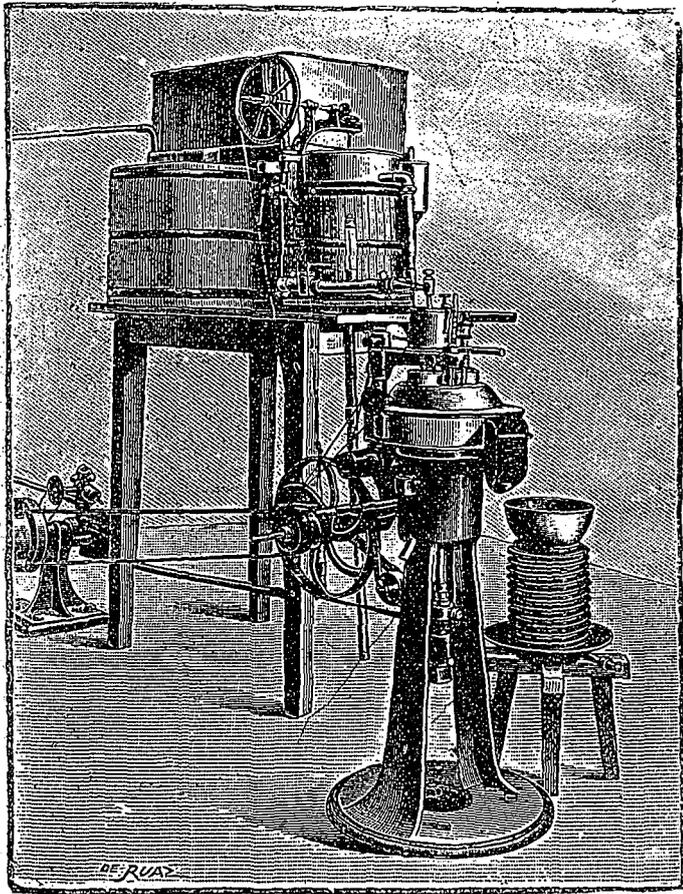
—Ah Monsieur!.. on peut dire que c'est un homme qui ne laisse que des
regrets!..
—C'est pas drôle pour les héritiers.
—Ce monsieur est un gros entrepreneur
de vidanges, retiré des affaires,—main-
tenant, il goûte en paix le fruit de son
travail.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

LA FABRICATION DU BEURRE.

Le Radiateur, inventé par Mr. Salénius, de Stockholm, a pour but de fabriquer directement du beurre avec du lait pasteurisé, c'est-à-dire stérilisé.

Après avoir versé le lait dans le bec d'alimentation de 40 gallons, on embraye l'intermédiaire et on passe la courroie sur la poulie fixe de la pompe centrifuge qui amène le lait dans le pasteurisateur, dont l'agitateur est mis en mouvement par une courroie qu'entraîne l'arbre de transmission. Le lait ayant atteint la température de 72° F. et le Radiateur mis en marche



ayant acquis sa vitesse normale de 6000 tours constatée au compteur qui sonne à chaque centaine de révolutions de l'arbre, on ouvre le robinet d'alimentation de l'eau refroidie avec des morceaux de glace et ensuite le robinet d'admission du lait; une minute après, le beurre en grains imprégné de son babeurre sort de la vanne p; on le recueille dans une cuve en chêne.

Pendant la marche, il est facile de faire varier la fluidité de la crème en agissant sur le débit d'alimentation et de maintenir constante la température convenable du barattage en augmentant ou en diminuant l'arrivée de

l'eau dans les réfrigérants tubulaires du bol baratteur, suivant la température de celle-ci et du lait au sortir du pasteurisateur.

Dès que la quantité de lait à dénaturer est épuisée, on verse $\frac{1}{2}$ de gallon du lait maigre dans le bol écrémeur, afin de chasser tout le beurre restant dans le bol baratteur, on débraye l'intermédiaire et l'on arrête le moteur; enfin, l'on démonte le ra-

diateur pour en faire le nettoyage méticuleux, pièce par pièce, à l'eau bouillante et à l'eau froide, en suivant une marche inverse de celle indiquée pour le montage.

Après chaque opération, il reste un résidu visqueux dans les bols, dans celui d'écrémage notamment, non-seulement contre la paroi, mais encore sur les cloisons. Un examen microscopique y a fait découvrir une multitude de micro-organismes et de débris de toutes sortes. L'analyse chimique y révèle la présence de 1,5 pour 100 de phosphate de chaux. A cause de leur nocivité pour les animaux, les liquides restant dans les deux bols, ainsi que les eaux de lavage, doivent être immédiatement éloignés.

Voici, d'après les chiffres relevés dans une série d'essais, les observations qui en ont été tirées: la durée nécessaire à la mise en marche du Radiateur, le moteur et le générateur étant prêts à fonctionner, est d'environ un quart d'heure; le beurre apparaît à la vanne de sortie une minute après l'introduction du lait dans le Radiateur; mais, en réalité, le processus de l'écrémage et du barattage ne demande que 15 à 18 secondes lorsque le Radiateur est en pleine marche.

Les rendements en beurre ne paraissent pas être influencés par suite de faibles écarts en deçà et au delà de la température de 72° F. Le refroidissement du lait au cours de l'écrémage oscille entre 4° et 6°.

Le débit doit être estimé à 140 gallons à l'heure. Le rendement du beurre brut, qui peut être considéré comme étant celui de la crème lorsque le tube baratteur est au repos, est en moyenne de 10 pour 100.

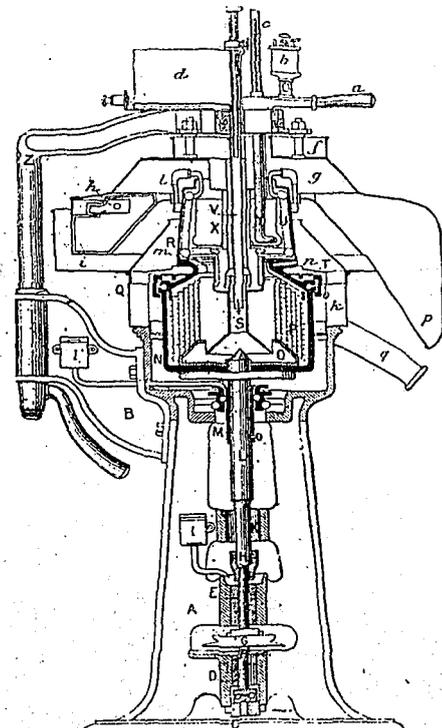
Voici quelles ont été les diverses conclusions formulées par MM. Griant et Houdet sur le Radiateur.

Au point de vue mécanique, le Radiateur est une machine très ingénieuse et parfaitement construite, qui fonctionne avec une régularité irréprochable. Malgré la vitesse considérable à laquelle il tourne et l'absence de toute fondation, il ne produit ni bruit, ni trépidations. Son montage est des plus simples et à la portée du personnel des laiteries. Sa mise en marche n'offre aucune particularité, les préparatifs et les précautions qu'elle comporte étant identique à ceux qu'exigent tous les centrifuges.

Au point de vue industriel, le Radiateur offre également de sérieux avantages. L'emplacement nécessaire n'est que de 30 verges carrées y compris l'espace réservé aux manutentions.

La main-d'œuvre est réduite au minimum. Deux hommes suffisent, en effet, pour surveiller, l'un le moteur et le générateur, l'autre le Radiateur et ses accessoires. Ils se partagent ensuite les travaux de nettoyage et de malaxage. Il peut fonctionner, soit simplement comme écrémeuse et donner de la crème pasteurisée qui peut être ultérieurement acidifiée par l'ensemencement de ferments lactiques, soit à tout instant de la marche; simultanément comme écrémeuse et comme baratte.

Le lait entier est pasteurisé, écrémé, et sa crème barattée à l'altri presque complet du contact de l'air, condition très favorable que ne réalise aucune autre méthode de fabrication. Le Radiateur constitue un réel progrès dans le matériel des laiteries.



Coupe vertical du radiateur.—A, bâti; B, console du support à pivot; C, crapaudine à billes; D, coussinet inférieur de la commande; E, coussinet supérieur de la commande; F, arbre moteur; G, poulie de commande; H, tête de l'arbre moteur; I, graisseur; K, coussinet inférieur de l'arbre du bol; L, arbre du bol; M, coussinet supérieur de l'arbre du bol; N, bol d'écrémage; O, cône de distribution du lait gras; P, cadres réfrigérants du lait; Q, joint des deux chambres du bol; R, bol de barattage; S, arrivée du lait gras; T, arrivée de l'eau froide; U, cadres réfrigérants de la crème; V, conduit du lait gras; X, conduit de l'eau froide; Y, tube de barattage; Z, support à pivot; a, levier du tube de barattage; b, réservoir de matière colorante; c, thermomètre; d, réservoir d'alimentation du lait gras; e, tige du régulateur; f, réservoir d'arrivée de l'eau froide; g, chambre d'évacuation du beurre; h, racle de l'évacuation du beurre; i, bassin de sortie de l'eau froide; k, bassin de sortie du lait écrémé; l, sortie de l'eau froide; m, conduit de la crème; n, conduit du lait écrémé; o, joint étanche; p, sortie du beurre; q, sortie du lait écrémé.

Le Radiateur—Appareil à fabriquer directement le beurre avec du lait.

UNE CONNAISSEUSE



Monseigneur—Ah ! ah ! un véritable craquelé ! non, tu t'es bien fait voler.

Madame—(vexée) trompée, je m'y connais aus-i bien que vous, du reste ce marchand m'a affirmé qu'il lui en arrivait encore un lot ces jours-ci, que c'était très demandé.

RÉFLEXION DE SAUVAGE

Londres possède en ce moment dans ses murs quelques Béchuanas : ces naïf sauvages admirent sans réserve la grande cité et la civilisation leur paraît un état fort enviable.

Mais la foule qui se presse dans les rues leur semble quelques chose de tout à fait anormal.

Un des chefs béchuanas exprimait dernièrement ce sentiment d'une façon assez pittoresque.

Il traversait en voiture, avec un Anglais, un des quartiers les plus peuplés de Londres : tout à coup il se tourna vers son compagnon :

—Y a-t-il des sauterelles en Angleterre ? deman-

—Non, répondit son interlocuteur.

—Ah ! fit le chef, il y en a pas ?

Puis après un silence, il ajouta :

—D'ailleurs, cela n'aurait pas d'importance.

L'Anglais, étonné des remarques saugrenues du Béchuan, demanda une explication.

—Mais oui, fit le nègre ; s'il y avait des sauterelles en Angleterre, la Reine ordonnerait simplement à chaque habitant du royaume d'en prendre une, une seule, et de l'exterminer : il n'en resterait bientôt plus.

BIEN ÉLEVÉ



Barbier—Maintenant mon petit homme, baisse la tête.

Bébé—Maman, faut-il faire ma prière ?

les électeurs :

—Enfin, qu'est-ce que c'est, au juste, que la politique ?

—La politique ?... Eh ben, c'est les affaires de l'Etat.

—Les affaires de l'Etat ?

—Les affaires de tout le monde, quoi !

—Bon. Mais les gens qui les font, les affaires de l'Etat, qu'est-ce qu'ils sont ?

—Ils sont des gens qui n'ont pas d'état.

IL A ÉTÉ AU BAZAR.



Le peureux—Ça à l'air de vous amuser vous...

L'heureux—Parfaitement, c'est pas moi qui serais volé, j'ai passé huit jours à Montréal, et j'allais tous les soirs à une fête de charité, mon portefeuille n'a plus de feuilles.

Boireau rencontre Guibollard fils.

— Il y a des gens, dit-il, qui ne sont jamais contents. Je viens de voir un individu qui regrettait le temps où il avait des cors au pieds.

— Quel original !

— Il est vrai qu'aujourd'hui le malheureux a deux jambes de bois.

BEAUX-ARTS.



AMAZONE DU XVII^e SIECLE.—Tableau de Bodenmuller.



L'ETUDE. Tableau de Karl Becker.

DEVINETTES.



Chez le *Chiropediste*.—Il faut que l'artiste en cors fasse bien souffrir son client pour qu'il crie ainsi ; mais où donc sont-ils tous les deux ?

Au Parlement :

Dans un couloir :

—Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes qui ont écrit le plus de bêtises dans leur existence...

—Monsieur est journaliste ?

—Mais non... sténographe !

Entre un collégien et son père :

—Où as-tu été toute la journée ?

—J'ai pris un bain froid.

—Pendant cinq heures ?

—Je me suis endormi.

Confidence après boire :

—Oui, Taupin, je vais te confier un grand secret. Mais puis-je compter sur ta discrétion ?

Taupin d'un air solennel :

—Je suis sûr... et muet !

Le maire de D...,—bienfaiteur de sa commune, étant mort dernièrement dans un voyage qu'il faisait à Paris, ses administrés reconnaissants lui ont élevé un tombeau sur lequel ils ont fait graver en grosses lettres :

Ci-gît M. D..., enterré à Paris.



—Jeannette où donc est l'ouvrier qui a laissé ces outils ?

—Il est là, devant vous madame.

HORRIBLE COQUILLE.

Un journal français raconte un incendie qui détruisit une maison habitée par sept femmes : " On a retrouvé, sous les décombres les corps complètement carbonisés des trois plus jeunes. Il ne reste plus que les quatre *mères*."

Un brave paysan russe auquel la langue française écrite ou parlée était absolument inconnue, entre il y a quelque temps dans un petit restaurant de Paris. Le garçon lui présente le menu du jour, et il met le doigt sur le premier article commençant la série des potages.

On lui apporte un tapioca.

Sitôt qu'il a vidé son assiette, notre homme désigne le deuxième article.

On lui apporte une croûte-au-pot.

—Il n'y a donc que de la soupe ici ? pense l'étranger.

Il l'avale pourtant, et désireux de passer à un autre aliment, s'empresse de rayer de son ongle la troisième ligne.

On lui met une purée croûtons sous le nez.

Furieux, le dineur court à la fin de la carte et arrête son index sur la dernière ligne...

Et le garçon lui sert un petit verre de cognac.

Rentré dans son pays, le Moscovite dit à ses amis :

—Paris est bien beau, mais c'est égal, on s'y nourrit d'une drôle de façon !



Que d'œies ! Que d'œies ! Oh les vilaines bêtes ! Mais où donc est leur gardien ?

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH
1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste
20 Rue St-Laurent
Tel. Bell 2018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

U. ARCHAMBAULT
1617 Rue Notre Dame
Tel. Bell 1990
Catalogue expédié franco.

Fumez.....
LES
Cigares et les Cigarettes



CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt.

138 1/2 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimira, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs
-
de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

E. PROVOST

MANUFACTURIER DE

POELES DE CUISINE EN ACIER SOLIDE

LES MIEUX FAITS D'APRÈS UN NOUVEAU MODÈLE.

No. 1018 Rue Amherst,
COIN DE LA RUE RACHEL

..... MONTREAL

LA COMPAGNIE DE



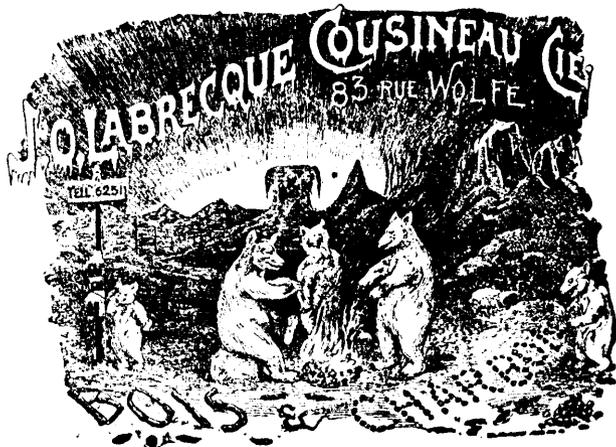
Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger - -

et Bijoutier

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL.